

## EL PADRE TORRÈS.

1816 — 1818.

---

### I

Entre toutes les provinces du Mexique, la province de Valladolid fut celle qui, dès le principe, montra le plus de ferveur pour la cause de l'indépendance. Aussi les Espagnols concentrèrent-ils sur son territoire un grand nombre de troupes: ses villes reçurent de fortes garnisons; les haciendas, quelque peu considérables furent occupées, et il n'y eut pas jusqu'au moindre pueblo (village) qui ne reçut quelque détachement. Les royalistes, au reste, ne cherchèrent point à affermir sa fidélité par des voies de douceur: les soldats, se guidant sur l'exemple de leurs chefs, s'y compor-

taient comme en pays conquis; ils commettaient des excès, des violences qui exaspérant les habitants, fournissaient de nouveaux défenseurs à la cause de l'indépendance.

Dans le courant du mois de février 1817, un détachement espagnol, sous la conduite d'un capitaine, entra à Cuchilinga, petit village de la province de Valladolid, soupçonné à tort ou à raison d'avoir servi de refuge à quelques chefs insurgés, on avait décidé son occupation. Cependant l'accueil empressé du curé, les démonstrations bienveillantes des habitants, semblaient donner peu de réalité à ces soupçons.

Les soldats en parurent médiocrement touchés, ils ne mirent pas moins d'insolence dans leurs procédés, et exigèrent de ceux chez qui ils étaient descendus de fortes rations pour eux, pour leurs montures, et du mescal en abondance.

Depuis quelques heures déjà ils se livraient à de copieuses libations, lorsque la tête échauffée, l'esprit exalté, ils commencèrent à se répandre dans les rues, à faire des dégâts et à molester les habitants. Ceux-ci ne répondirent point à leurs provocations, sachant bien que le moindre retour de leur part serait suivi d'un redoublement de violences: ils attendirent que l'ivresse vint les terrasser. Les Espagnols, devant cette attitude pacifique, se lassèrent et retournèrent au

mescal: bientôt un lourd sommeil s'emparait d'eux.

Le presbytère, où le padre avait reçu le capitaine et une partie de ses soldats, avait été également le théâtre de désordres: les nouveaux hôtes, bien loin d'être contenus par la sainteté du lieu, s'étaient laissés aller, vers la fin du repas, à proférer de grossiers propos contre celui qui les avait accueillis; puis, sous l'excitation toujours croissante de l'ivresse, ils avaient brisé les meubles, et jeté par les fenêtres une partie des effets du padre: ce dernier avait dû se retirer et chercher un refuge dans son église.

Sur ces entrefaites le soir était venu: la cloche appela alors à la prière les fidèles encore émus de cette orageuse journée. Quelques cierges éclairaient faiblement l'intérieur de l'église et en laissaient les profondeurs ensevelies dans l'obscurité. Les habitants prirent place autour d'une petite chaire qui se dressait au centre; le padre qui s'y trouvait déjà, à la suite des événements que nous venons de raconter, vint l'occuper.

C'était un homme qui n'avait pas encore atteint la maturité; sa haute taille, ses larges épaules accusaient une constitution robuste; ses traits bruns et accentués dénotaient l'énergie. Il s'appelait D. José Antonio Torrès: sa physionomie reflétait en ce moment une forte pensée de résolution.

Il récita d'abord la prière.

A la prière succédait habituellement la lecture d'un passage de l'Ancien Testament dont il développait le sens à ses auditeurs : ce soir là il ouvrit le livre saint à cet endroit où il est dit que Sisara, général des Moabites réfugié dans la tente d'Aber, fut mis à mort par Jahel, qui voulait venger Israël.

Il lut tout ce passage d'une voix pénétrée, et les fidèles parurent en recevoir une impression plus forte que de coutume.

« Mes frères, dit-il après s'être un instant recueilli, je ne vous expliquerai pas ce passage, car vous n'êtes pas de ceux qui, selon la parole de l'Évangile, ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir ! Moins heureux que le peuple d'Israël, nous n'avons pu nous défendre des souillures des Moabites ; depuis longtemps ils foulent notre terre : notre faiblesse et nos malheurs ont été leur seule force. Leur insolence est parvenue à son comble ; ils veulent nous écraser comme la paille des champs sous les pieds des chevaux ! Aujourd'hui encore vous avez été abreuvés de leurs outrages et la violence a répondu à notre hospitalité !

« L'âme de quelques-uns de nous cependant s'est révoltée, la haine de Jahel pour l'étranger a guidé leurs bras ! De l'Orient, ils ont poussé des cris de dé-

livrance ; ils ont appelé à leur aide les forts et les opprimés. Frères, mon âme indignée a entendu cet appel ; je vais vous quitter cette nuit même : je pars pour rejoindre l'insigne Morelos à Acapulco ! »

Un frémissement d'émotion interrompit le padre qui continua son allocution, excitant dans ses auditeurs la haine de l'étranger par le tableau de ses violences ; éveillant des désirs de vengeance par le souvenir des outrages récents ; peignant comme devoir l'union avec ceux qui avaient déjà secoué le joug, s'offrant lui-même enfin comme exemple de l'obéissance à ce devoir !

Le discours du padre avait remué toutes les passions des fidèles : le ressentiment des brutalités commises à leur égard, ces perspectives de délivrance offertes à leur esprit les avaient animés à un tel point que, lorsque Torrès descendit de la chaire, plusieurs s'approchèrent de lui, et, avec cette spontanéité de résolution que donne l'enthousiasme, lui déclarèrent qu'il ne partirait pas seul de Cuchilinga ; qu'ils étaient décidés à fuir avec lui la violence des *Gachupines*<sup>1</sup>.

Deux mules sellées et bridées attendaient à la porte de l'Eglise : l'une était destinée au padre, l'autre à sa sœur, qui le suivait également. A cette heure tout le village était plongé dans l'obscurité ; le presbytère,

<sup>1</sup> *Gachupines*, nom que les Mexicains donnaient aux Européens.

voisin de l'église, faisait seul exception : ses fenêtres vivement éclairées projetaient aux alentours de brillantes lueurs ; mais le silence qui avait remplacé le tumulte et la confusion dont il retentissait naguère, indiquait suffisamment que la plus profonde ivresse avait terrassé les Espagnols. Cette vue fut le premier objet qui frappa les fidèles à la sortie de l'église : dans leur situation présente elle leur parut comme un nouveau défi de leurs oppresseurs. Une idée subite de vengeance envahit alors le cœur de ces hommes dont quelques-uns allaient abandonner leurs foyers, et leur colère demanda une satisfaction contre ceux qui les réduisaient à cette extrémité. Plusieurs coururent s'emparer des cierges de l'autel, tandis que d'autres amassaient contre la porte du presbytère des bottes de paille sèche : le feu en fut approché, et une immense flamme s'éleva de la base au sommet de l'édifice.

Le padre Torrès monté sur sa mule s'était mis en marche, et ceux qui avaient voulu l'accompagner le suivaient silencieusement ; au bout d'une heure de route la petite troupe s'arrêta sur une légère éminence et porta ses regards dans la direction de Cuchilinga. Un nuage aux reflets sanglants s'y détachait dans l'obscurité de la nuit, attestant la violence de l'incendie du presbytère, dont probablement les soldats espagnols avaient été victimes !

## II

Nous retrouvons le padre Torrès à Acapulco dans l'armée de Morelos qui alors (cela peut paraître étrange mais l'histoire l'atteste) comptait dans ses rangs plus d'une recrue de ce genre !

Ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite de Cuchilinga furent les premiers soldats dont il eut le commandement ; diverses actions d'éclat le firent monter en grade ; lorsque le curé de Caracuaro fut fusillé, il était maréchal de camp. Dans l'armée indépendante la hiérarchie était aussi soigneusement observée que dans les troupes royalistes.

Après la mort de Morelos et la dissolution du congrès par Terran, nous avons déjà dit ce qu'il advint ; nous avons décrit les divisions des divers généraux qui s'ensuivirent : mais ces mouvements n'eurent pour théâtre que les provinces du sud. Dans celles de l'ouest et de l'est les choses se passèrent autrement : les Espagnols qui avaient remporté plusieurs avantages et repris quelques villes coupèrent les communications entre les patriotes ; ainsi désorganisés ceux-ci formèrent encore des masses redoutables, éparses sur

différents points, mais sans lien de coopération entre elles. Cette situation devint funeste aux véritables intérêts de la cause de l'indépendance : son premier caractère s'altéra. Les plus ignorants, les plus grossiers des Mexicains se déclarèrent chefs de ces bandes : des laboureurs, des muletiers, des saltéadores se crèrent colonels, généraux, imposant leur commandement ou plutôt leur domination par la force. L'amour de la patrie, la haine des Espagnols, l'enthousiasme de l'affranchissement, tous ces mobiles qui avaient animé les premiers champions, n'étaient plus ceux qui les guidaient ; la possession d'une ombre de pouvoir pour satisfaire leurs passions et acquérir des richesses devint leur unique ambition. Dès lors un nouvel esprit pénétra dans l'insurrection mexicaine, l'esprit d'anarchie, de violence au service des mêmes idées !

Parmi ces révolutionnaires les hommes de principes, de talents, d'éducation n'étaient pas longtemps respectés ; leurs efforts pour rétablir l'ordre étaient appelés tendances au despotisme, insultés ; menacés dans leur vie, ils voyaient leurs propriétés arbitrairement confisquées sous prétexte d'intérêt public. N'osant plus résister à leurs tyranniques oppresseurs, découragés par la stérilité de leurs tentatives au milieu de ce chaos, sollicités d'un autre côté par les avances des Espagnols, ils retournaient à la fin dans

le parti de ces derniers, préférant la dépendance à une effroyable anarchie !

Torrès se trouvait à cette époque dans les provinces de l'Est : par l'élévation de son grade, sa qualité d'ancien prêtre il sut prendre un certain ascendant sur ces hommes grossiers. Leur indiscipline consentit à reconnaître en lui un chef commun : ils le nommèrent généralissime de toutes les bandes patriotes éparses dans ces provinces. Au reste, comme on le verra par la suite, le padre Torrès ne devait pas mettre leur obéissance en contradiction avec leurs penchants...

Homme médiocre en dehors du champ de bataille, il ne fit servir son pouvoir que dans l'intérêt de ses passions jalouses et de son ambition vulgaire ; ils ne sut ou ne voulut pas relever la cause de l'indépendance de l'état où elle était alors tombée. Sous lui, au contraire l'anarchie augmenta dans les affaires des patriotes. A notre sens, il personnifie ce funeste élément dans cette période de l'insurrection mexicaine qui s'étend de 1816 à 1818, fin du mouvement de 1810, transition à cette explosion d'idées libérales qui devaient en 1820 remettre tout en question dans la nouvelle Espagne et décider de son affranchissement !

## III

A peine investi du pouvoir (pouvoir dont les généraux du sud ne se préoccupaient guère) Torrès commença, pour lui donner plus de solidité, par formes un congrès, comme nous l'avons déjà dit; mais il n'y appelle que ses créatures qui, bien loin de contrôler ses actes, ne font que les sanctionner.

L'exercice de la domination ne tarda pas à influencer d'une manière étrange sur son caractère. Il devint cruel, vindicatif, avare; pour satisfaire ses passions privées il n'épargna bientôt plus ni patriotes ni royalistes.

Il imposa de la manière la plus arbitraire les riches particuliers qui se trouvaient dans le rayon de son commandement; un grand nombre de créoles qu'il soupçonnait d'être opposés à ses vues essayèrent de telles injustices qu'ils durent s'enfuir et demander protection aux Espagnols. Être hostile à ses plans ou favorable à ses rivaux fut un crime capital!

La jalousie était le trait distinctif de son caractère: aucun sacrifice ne lui coûtait pour se débarrasser d'un homme dont il appréhendait l'opposition. Malgré ses

penchans vicieux et ses instincts dégradés il était sincèrement attaché à la cause de la république, tant que le service de celle-ci ne se trouvait pas en contradiction avec ses passions.

Les Espagnols lui avaient inspiré une haine invincible; diverses ouvertures qui lui avaient été faites furent repoussées avec dédain: ni l'attrait de l'argent, ni les offres d'un grade élevé ne purent vaincre cette animadversion. Les considérations de parenté ne devaient même pas l'ébranler.

Deux de ses frères faits prisonniers lui écrivent pour l'engager à embrasser le parti royaliste, sinon ils seront fusillés; Torrès leur répond:

« Votre proposition redouble ma haine contre les Gachupines; résignez-vous à votre sort: si l'ennemi ne vous fusille pas, et que dans l'avenir, vous tombez entre mes mains, je vous ferai à mon tour passer par les armes pour vous châtier d'avoir douté un instant de mon patriotisme! »

Torrès avait élu sa retraite dans la forteresse de Los-Remédios, — une des dernières que les indépendants possédassent en 1817, — située à dix-huit lieues environ de Guanajuto. C'était de là qu'il lançait ses décrets despotiques; qu'il souriait de la terreur que son nom et ses ordres inspiraient aux crédules Mexicains!

Il afficha bientôt toutes les allures d'une espèce de

sultan : ses officiers, ses subordonnés étaient admis à lui faire leur cour, et lui prodiguaient les flatteries les plus grossières, les louanges les plus basses. Etendu sur un lit de parade, éventé par ses maîtresses qui chantaient en son honneur des chansons obscènes, il recevait cet encens avec délices, et, parfois se soulevant de sa couche, dans un mouvement d'orgueil risible il s'écriait : *Yo soy xefe de todo el mundo!*<sup>1</sup> S'il sortait de cette retraite, ce n'était que pour se faire le propre exécuteur de ses décisions où l'ignorance avait autant de part que la cruauté.

Les Espagnols, quand ils reprenaient une ville ou un bourg, fortifiaient et barricadaient toutes les maisons en prévision des tentatives d'attaque : pour obvier à cet inconvénient Torrès fit raser un grand nombre de bourgs et de villages qui se trouvaient dans le rayon de son commandement, ne réfléchissant pas qu'il faisait ainsi plus de mal aux siens qu'à l'ennemi ! Il se passa à ce sujet d'incroyables scènes de désolation !

Les habitants de Puruandirò reçoivent un jour l'ordre de ramasser leurs effets et leurs meubles dans un espace de trois heures, puis de mettre eux-mêmes le feu à leurs propres demeures. Ces malheureux envoient demander un sursis : aucune réponse ne leur est rendue, mais au bout de trois heures, alors qu'ils

<sup>1</sup> Je commande au monde ! — Voir l'historien Robinson.

n'avaient encore pu se décider à obéir à la rigueur de cet ordre, Torrès fait son entrée dans le village à la tête des soldats : ceux-ci sont armés de torches, se répandent dans les rues, et mettent le feu aux maisons. Ils ne se retirent que lorsque le village est un monceau de cendres !

Nous traçons ce portrait de Torrès avec quelques détails pour montrer combien la cause de l'indépendance avait dégénéré dans la personne de ses chefs : elle n'était plus alors que le prétexte d'une tyrannie populaire, la pire de toutes sous quelque climat qu'elle s'exerce !!!

#### IV

Quand Mina eut débarqué à *Soto-la-Marina*, et remporté des avantages qui pouvaient faire présager que la cause de l'indépendance était entrée dans une nouvelle phase de succès, Torrès et ses lieutenants conçurent aussitôt un sentiment de jalousie contre le célèbre guerrillero, qui accourait d'Europe à leur secours avec une poignée d'intrépides aventuriers. Ils prévirent que celui-ci les éclipserait bientôt par l'éclat de ses succès et de ses talents militaires ; ils le considéraient comme un intrus qui venait leur ravir

l'honneur d'une entreprise qu'ils étaient incapables, en réalité, de mener à bien; et résolurent secrètement de contrarier tous ses plans.

Encore une fois ici, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, les intérêts d'une grande cause furent sacrifiés à l'avidité, l'ignorance, la présomption de chefs vulgaires.

Le premier soin de Mina, parvenu au fort de Sombrero, après cette merveilleuse marche de deux cent trente lieues, exécutée en moins d'un mois, fut d'appeler dans une espèce d'assemblée générale, pour aviser ensemble sur les mesures à prendre, Torrès et les principaux chefs de *commandancias* soumis à son autorité. Tous se rendirent à ce conseil qui eut lieu dans les premiers jours de juillet 1817; quelques-uns à l'aspect du jeune général qui leur expliquait ses plans avec l'enthousiasme du succès et la franchise de la vérité, revinrent de leurs préventions, et oublièrent leurs craintes intéressées. Torrès, malheureusement ne fut pas du nombre : dès ce moment au contraire, sa jalousie contre Mina se changea en animadversion, son âme tortueuse devait détester à un égal degré la droiture et la supériorité du célèbre guerrillero. Mais bien loin de laisser paraître quelque chose de ses dispositions hostiles, il l'accabla de caresses et de protestations d'amitié : il alla jus-

qu'à lui promettre un contingent de six mille hommes.

« Six mille hommes! s'écria Mina avec ravissement, avec une telle force, je pourrais marcher sur Mexico et m'en emparer! »

A quelque temps de là, la forteresse de Sombrero était assiégée, et Mina, réduit aux abois, reconnaissait avec désespoir l'inanité des promesses convenues et l'indignité de ses auxiliaires.

Il se passa alors un trait sans précédent.

D. Pedro Moreno — un vrai lieutenant de Torrès — commandait en titre à Sombrero, qui faisait partie de sa *commandancia* : à peine les Espagnols ont-ils commencé le siège de la place qu'il se retire dans une casemate souterraine, abondamment pourvue, vit dans la profusion pendant que la faim et la soif torturent la garnison, et ne prend lui-même aucune part active à la défense. Mais les provisions qu'il avait amassées dépassant son usage personnel, il vend à un prix exorbitant aux hommes qui défendent son pays, sa famille et ses biens, les aliments dont ils ont besoin pour se soutenir! Il fait également trafic de l'eau qu'il a recueillie durant la pluie, et lorsque les soldats se tordent dans le délire de la soif, il n'en cède quelques gouttes qu'au poids de l'or!

Mina dut empêcher ses officiers indignés de jeter



aux Espagnols, par-dessus les murs de la forteresse un homme d'une si atroce avarice.

Pendant que dans l'intérieur de Sombbrero la garnison était ainsi rançonnée par un de ses chefs, au dehors Torrès, malgré les messages les plus pressants, tardait d'accourir à son secours. Il se mit enfin en route à la tête d'un corps de troupes et d'un convoi de vivres; tombé dans une embuscade tendue par les Espagnols près de Silao, il se défend avec mollesse, et rebrousse chemin, sans plus rien tenter en faveur des malheureux qui attendent leur salut de sa venue.

On sait comment tomba Sombbrero!

Mais il est un fait encore plus odieux à la charge du padre Torrès.

Mina fait prisonnier au rancho de Venadito avait été conduit d'abord à Irapuato, puis dans les quartiers du général Linan, près de Tepeaca à quelques lieues de Los Remedios. Un courrier dépêché au vice-roi à Mexico devait rapporter la sentence du noble guerrillero. La nouvelle de sa capture et de sa translation parvint en même temps à la garnison de Los Remedios; elle comptait dans ses rangs plusieurs officiers de Mina, venus avec lui d'Europe ou des Etats-Unis, que celui-ci avait laissés dans la place de Torrès.

Ils s'émurent du sort de leur ancien chef; un projet hardi pénétra aussitôt dans leur esprit: aidés de

quelques hommes de bonne volonté ils résolurent de tenter un coup de main contre le camp ennemi, de surprendre les Espagnols, d'enlever Mina dans la confusion d'une attaque inattendue et de le ramener dans la forteresse!

La générosité est contagieuse: deux cents hommes s'offrirent pour les seconder dans cette tentative. Ce projet devait sans doute coûter la vie à quelques-uns de ses auteurs, mais il avait de grandes chances de réussite, en raison même de sa hardiesse. On alla demander l'autorisation de Torrès, dont la vigilance inquiète faisait de Los Remedios, moins une place de guerre qu'une espèce de prison: celui-ci, loin d'être ému par ce dévouement, n'écoulant que cette envie, que ne désarmait même pas le malheur, pensa que Mina redevenu libre chercherait à se venger de ses perfidies, ou à le déposséder de l'autorité dont il était indigne, et refusa son consentement à ce projet, comme à une folle témérité qui devait entraîner la perte de trop de monde.

Les officiers de Mina entendirent peut-être la lointaine détonation des balles sous lesquelles tombait leur ancien chef, sans pouvoir tenter en sa faveur le moindre effort!